

M. LE RÉDACTEUR,

Voyageant ces jours derniers aux Etats, j'y vis à Albany un ami qui, forcé par les événements de 1837 de s'y réfugier, n'en conserve pas moins beaucoup d'attachement pour le Canada, qui fut longtemps son pays adoptif. Il me donna le document qui suit, et qui sera sans doute d'un vif intérêt pour vos lecteurs. Il me remit aussi plusieurs documents officiels de l'état de New-York destinés à la bibliothèque de notre Assemblée Législative : entr'autres un Rapport très intéressant fait de sa mission par M. Brodhead, envoyé par état en Europe pour y recueillir des mémoires historiques sur New-York en particulier et notre continent en général. M. B. a rapporté une collection précieuse, dont beaucoup d'ouvrages, hollandais, anglais et français, se rattachent autant à notre histoire qu'à celle de nos voisins. L'extrait que m'a remis le Dr. O'C. et que je vous prie aujourd'hui de publier, en est un échantillon.

Montréal, 19 mai 1845.

État en abrégé du contenu au rolle des familles de la Nouvelle-France, 1667.

FAMILLES.....	749
Total des personnes qui les composent.	4,312
Hommes capables de porter les armes.	1,566
Garçons en état d'être mariés.....	84
Filles qui pussent 14 ans.....	55

DEMBREMENT DES TERRES EN CULTURE ET DES BESTIAUX.

Terres en culture, arpens...	11,174
Bestes à corne.....	2,136

1668.

FAMILLES.....	1,135
Total des personnes qui les composent.	5,870
Hommes capables de porter les armes.	2,000
Arpens de terres découvertes.....	15,642
Bestes à corne.....	3,400
Mots de grains reçus.....	130,978

* * * Les 412 soldats qui se sont habitués cette année au dit pays, non plus que les 300 des 4 compagnies restées au Canada, ne sont pas compris dans le présent Rolle.

A true extract from the Paris Documents in the office of the Secretary of State of the State of New-York.

E. B. O'CALLAGHAN.

Nous pourrions ajouter le tableau suivant, publié l'an dernier par la *Gazette de Québec*.

POPULATION DU CANADA, à diverses époques.

Années 1677.....	8,150 âmes.
1688.....	11,249 "
1700.....	15,000 "
1714.....	20,000 "
1766.....	65,000 "
1781.....	114,000 "

VILLES.

Année 1720.....	7,000 âmes à Québec.
".....	3,000 " à Montréal.
1759.....	10,000 " à Québec.
".....	4,000 " à Montréal.
".....	1,500 " à Trois-Rivières.
1781.....	Milice, 29,249 hommes.

En 1622, il ne se trouvait que 50 habitans dans Québec.

La Revue Canadienne.

MONTRÉAL, 7 JUIN, 1845.

Histoire de la Semaine.

Les voici les jour; dorés, les jours par excellence, si ardemment, si impatientement attendus! aux vents qui nous glacent, au ciel sombre et nébuleux, ont succédé de doux zéphirs, de beaux rayons, la brise colorante et le ciel bleu. L'herbe verdit; les arbres reprennent leur feuillage; les oiseaux leurs mélodieux concerts, et la nature entière revêt ses habits de fête. A nous mainte-

nant les plaisirs si variés de la campagne et de la vie champêtre! à nous les agréments sans nombre du tourisme! les parties de chasse dans les îles de Sorel et ailleurs, et les calmes plaisirs de la pêche! A nous les promenades joyeuses sur l'eau et les ric-nics sur terre et sur mer! Courses lointaines dans quelques sauvages quartiers de notre beau Canada; paysages frais et riants, vertes pelouses, douces rêveries à l'ombre des grands arbres, tièdes soirées d'été avec des clairs de lune pleins de poésie, de charmes et de mélancolie, à nous! Plus de glace et plus de neige pour quatre mois, plus de frimats, plus de verglas, plus de casques, plus de mitaines fourrées et non fourrées, plus de lourds paletots, de longues redingotes sombres et tristes comme l'hiver. Maintenant vive le frac léger, à la taille fine et belle! vive le pantalon blanc et frais, le chapeau aristocratique et élégant, les étoffes nouvelles du printemps, la soie, le barège, la gaze transparente; vive les brillantes toilettes, les couleurs séduisantes et pâles, roses, bleues, lilas, oranges. A bas l'hiver, et vive l'été!

Aux premiers signes de la belle saison, ici comme ailleurs, la bonne société, la classe aisée, opulente, se retire à la campagne. Déjà quelques familles ont quitté la ville, et nous pouvons le dire, tous les désirs des citadins se tournent vers la verdure. Chacun compte ses économies pour voir s'il ne pourrait pas faire une petite excursion dans les champs. Les enfants gâtés de la fortune font un beau voyage aux Etats-Unis ou aux extrémités du pays. Ils se dirigent encore sur les bords de la mer pour prendre des bains salés et reculer leur santé. Ceux qui ont de modiques revenus s'en vont un beau matin dans un de nos modestes villages rustiquer et prendre le frais; et ceux qui n'ont rien ou presque rien peuvent aussi jouir, grâce au ciel, de la nature et de ses dons. Ils peuvent dire aujourd'hui :

Car, dans sa clémence profonde,
Dieu qui confond grands et petits
Fit des beaux jours pour tout le monde,
En vérité, je vous le dis.

Voilà pourquoi nous les aimons. Dans nos climats l'hiver le pauvre souffre; la misère le suit avec sa hideuse figure et ses maux sans fin. Le travail peut cesser avec l'ouvrage, la maladie venir, et alors que deviendra-t-il? que deviendront sa femme et ses enfans? Le froid ne cessera pas, lui... Cette pensée l'épouvante, lui fait mal. L'été, la température est bienfaisante comme le bon Dieu. Le soleil luit pour tous; les fleurs ont leurs parfums, les oiseaux ont leurs chants pour lui comme pour les riches. L'homme dans l'infortune, en parcourant les champs et les forêts, peut oublier la distinction des rangs et des classes, il peut oublier les inégalités souvent injustes de l'état social. Il peut s'élever par la pensée à la dignité de son état primitif. Il voit cette grande nature généreuse et féconde, avec toutes ses richesses et ses splendeurs que Dieu créa pour lui. Il oublie sa misère, il oublie ses malheurs, il éprouve de douces émotions à la vue de ce dôme azuré des cieux, qui lui sont promis à lui surtout plus qu'aux heureux de ce monde, et dans sa joie un hymne de gratitude s'échappe de son cœur et va se mêler à ce cantique sublime, que la nature entière adresse à l'éternel.

Parmi les promenades que nous recommandons dans les alentours de Montréal, sont au premier rang les environs de la Montagne et surtout les coteaux qui s'étendent à ses pieds. Gravez même, quelque matin, avec l'aurore, ce Mont-Royal, dont vous n'avez jamais connu toutes les beautés:

allez vous placer à ce côté tourné vers le soleil levant, et là, admirez le magnifique panorama qui se déroule à vos pieds. N'est-ce pas que vous êtes bien dédommagé des fatigues de la montée? D'abord, c'est votre bonne ville qui vous frappe, et qui attire vos regards. Elle s'élève en amphithéâtre, étendant ses quartiers jusque sur les coteaux au-dessous de vous; vous admirez les maisons de campagne, les villas, les jardins superbes, là, où quelques années auparavant, il n'y avait que des bois touffus et la nature sauvage. Si vous êtes né à Montréal, vous éprouvez un doux plaisir à voir grandir le lieu natal. Vous vous rappelez les jours de votre enfance, les mille amusements de votre jeune âge, à travers ces forêts, ces vergers et ces champs, qui aujourd'hui sont couverts de rues larges, de somptueux édifices qui font ressortir autour d'eux la verdure des arbres et des jardins; vous apercevez encore par-ci par-là au centre même de la ville, des avenues, des groupes d'arbres verts qui brisent agréablement la monotonie des bâtisses et des pierres taillées et macadamisées, et vos yeux s'arrêtent sur ce beau temple, ce grand monument qui élève ses hautes tours vers les nues, et qui domine la ville entière: puis ce sont des plaines, des vallons, des coteaux verdoyans à travers lesquels coule majestueusement le St. Laurent ce fils aimé du Mississippi qui reflète les rayons du soleil levant et dont les eaux brillent alors comme des paillettes d'or, et vous avez encore là devant vous la petite Isle Ste-Hélène si pittoresquement située, si verdoyante et si touffue, qui semble sortir comme un Triton du milieu des eaux, pour contempler la ville. Là-bas, au fond du tableau, vous apercevez les formes gigantesques des montagnes vertes qui se détachent sur l'horizon comme de gros nuages noirs remplis d'orages et de tempêtes, et sur cette scène, sur la ville, sur l'île, sur la Montagne, sur les champs, sur les arbres et sur vous, le soleil qui répand ses flots de pourpre et de lumière. Croyez-nous, il n'est pas de promenade comme celle de la Montagne surtout au lever du soleil. Mais n'allez pas en juger par ce que nous vous en disons.

Des fleurs de toutes couleurs, de toutes espèces, délicates, suaves et parfumées, commencent à paraître sur nos marchés. Vous pouvez vous procurer de jolis bouquets pour votre salon, pour vos amis, vous en trouvez même d'assez bien pour être placés dans le boudoir de votre belle, si toutefois vous en avez une: vous connaissez le langage des fleurs; vous leur faites dire mille petites choses très-gentilles et beaucoup d'autres encore: vous pouvez même, si vous êtes timide, si vos nerfs ne sont pas très-solides, si vous n'avez pas l'éloquence des paroles ou celle des yeux, vous pouvez, disons-nous, leur faire faire une déclaration en forme; par exemple, il est telles fleurs, qui, réunies ensemble, peuvent dire: je vous aime, etc., etc., et cela avec beaucoup davantage, et vous ne dites mot; vous pouvez même baisser les yeux si ça vous va. Vraiment ce langage est si beau, qu'il serait désirable qu'on le parlât de préférence à beaucoup d'autres en usage parmi nous. MM. les Journalistes, par exemple, devraient s'en servir pour se parler entr'eux et correspondre. Ils y gagneraient certainement sous les deux points de vue de l'hygiène et de l'économie.

Le grand événement de la semaine, celui qui absorbe encore toute l'attention des esprits, c'est l'incendie de notre ancienne capitale. Tous les sujets pâlisent devant ce grand drame dont les péripéties ont éveillé dans les cœurs tant de gé-